
RÉTRACTATION DU PRINCE DE TALLEYRAND.

LETTRE A S. S. GRÉGOIRE XVI.

Il vient de paroître à la librairie de Poussielgue-Rusand une vie du R. P. Lorient, qui, après avoir passé sur la terre en faisant du bien, à l'exemple de son divin maître, rendit son ame au Seigneur au moment où la haine la plus envenimée s'attachoit encore à sa personne, et poursuivoit l'Institut auquel il appartenoit. Cette longue carrière renferme d'utiles enseignemens. Consacrée tout entière à la gloire de Dieu, dévouée au salut du prochain, mêlée de quelques joies et traversée par beaucoup de souffrances, comme l'existence de ces hommes qui ont vu commencer nos malheurs politiques sans les avoir vus finir, pleine de calme et de fermeté cependant au milieu de toutes les vicissitudes qui l'ont assaillie, parce que, suivant une expression de l'Écriture, elle avoit sa conversation là-haut, elle contraste singulièrement avec son époque, et se distingue surtout par l'unité de conduite et l'immutabilité que donne le principe catholique. Il nous seroit doux de nous arrêter aujourd'hui sur les travaux et l'humble dévouement d'un religieux que plusieurs de ses contemporains, aveuglés par d'injustes passions, ont méconnu et outragé avec tant d'acharnement. Nous nous bornerons à reproduire, avec quelques réflexions, deux documens qui terminent cette histoire, et en sont devenus comme la partie dominante, malgré l'intérêt et la sympathie que peuvent inspirer les vertus d'un bon prêtre. Il s'agit de la rétractation que le prince de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, signa dans la plénitude de son intelligence, et de la lettre qu'il écrivit au souverain Pontife, pour lui exprimer des regrets et un repentir qui n'avoient pas attendu le moment suprême de la mort pour se manifester. Ces deux témoignages irrécusables qui attestent que la foi catholique fut toujours vivante au fond d'une conscience que l'exagération et la malignité publique se plaisoient à regarder comme un type idéal d'astuce mondaine et d'indifférence religieuse, demeurèrent long-temps inédits. Pour quelles raisons? Nous l'ignorons, ou plutôt on le devine assez facilement. Les voilà tirés aujourd'hui de l'obscurité où ils étoient renfermés, pour arriver à la lumière. Et pourquoi donc les cacheroit-on plus long-temps? Ils font honneur à la mémoire de celui qui apposa au bas de ces pièces réparatrices un nom qui avoit figuré tant de fois au bas des protocoles ou des conventions de la politique humaine. Ils consolent l'Eglise, qu'avoient affligée de nombreux scandales. Ils rendent hommage à la divinité de notre foi, à la perpétuité du dogme catholique, à la primauté du Saint-Siège.

Ils nous avertissent tous que les plus hautes intelligences, après avoir été poussées par les souffles les plus contraires, sont heureuses de venir se reposer dans le port de la vérité, et qu'il manque toujours quelque chose à la gloire de ce monde, quand elle n'a pas reçu sa dernière consécration de la main de la religion.

RÉTRACTATION.

« Touché de plus en plus par de graves considérations ; conduit à juger de sang-froid les conséquences d'une révolution qui a tout entraîné et qui dure depuis cinquante ans, je suis arrivé au terme d'un grand âge, et après une longue expérience, à blâmer les excès du siècle auquel j'ai appartenu et à condamner franchement les graves erreurs qui, dans cette longue suite d'années, ont troublé et affligé l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et auxquelles j'ai eu le malheur de participer.

» S'il plaît au respectable ami de ma famille, Mgr l'Archevêque de Paris, qui a bien voulu me faire assurer des dispositions bienveillantes du souverain Pontife à mon égard, de faire assurer au Saint-Père, comme je le désire, l'hommage de ma respectueuse reconnaissance et de ma soumission entière à la doctrine et à la discipline de l'Eglise, aux décisions et jugemens du Saint-Siège sur les matières ecclésiastiques de France, j'ose espérer que Sa Sainteté les accueillera avec bonté.

» Dispensé plus tard par le vénérable Pie VII de l'exercice des fonctions ecclésiastiques, j'ai recherché dans ma longue carrière politique les occasions de rendre à la religion et à beaucoup de membres honorables et distingués du clergé catholique, tous les services qui étoient en mon pouvoir. Jamais je n'ai cessé de me regarder comme un enfant de l'Eglise. Je déplore de nouveau les actes de ma vie qui l'ont constrictée, et mes derniers vœux seront pour elle et pour son chef suprême.

» CHARLES-AURICE, PRINCE DE TALLEYRAND.

» Signé à Paris le 17 mai 1838.

» Ecrit le 10 mars 1838. »

LETTRE A SA SAINTÉTÉ GRÉGOIRE XVI.

« Très-Saint-Père,

» La jeune et pieuse enfant qui entoure ma vieillesse des soins les plus touchans et les plus tendres, vient de me faire connoître les

expressions de bienveillance dont Votre Sainteté a daigné récemment se servir à mon égard, en m'annonçant avec quelle joie elle attend les objets bénits qu'Elle a bien voulu lui destiner. J'en suis pénétré comme au jour où Mgr l'Archevêque de Paris me les rapporta pour la première fois.

» Avant d'être affaibli par la maladie grave dont je suis atteint, je désire, Très-Saint-Père, vous exprimer toute ma reconnaissance et en même temps mes sentimens. J'ose espérer que non-seulement Votre Sainteté les accueillera favorablement, mais qu'elle daignera apprécier dans sa justice toutes les circonstances qui ont dirigé mes actions. Des Mémoires, achevés depuis long-temps, mais qui, selon mes volontés, ne devront paroître que trente ans après ma mort, expliqueront à la postérité ma conduite pendant la tourmente révolutionnaire. Je me bornerai aujourd'hui, pour ne pas fatiguer le Saint-Père, à appeler son attention sur l'égarement général de l'époque à laquelle j'ai appartenu.

» Le respect que je dois à ceux de qui j'ai reçu le jour, ne me défend pas non plus de dire que toute ma jeunesse a été conduite vers une profession pour laquelle je n'étois pas né.

» Au reste, je ne puis mieux faire que de m'en rapporter sur ce point comme sur tout autre à l'indulgence et à l'équité de l'Eglise et de son vénérable chef.

» Je suis avec respect,

» Très-Saint-Père,

» De Votre Sainteté

» Le très-humble et très-obéissant fils et serviteur,

» CHARLES-MAURICE, PRINCE DE TALLEYRAND.

» Signé à Paris le 17 mai 1838.

» Fait le 10 mars 1838. »

On connoît maintenant ces deux pièces, qu'enregistrera avec honneur l'histoire ecclésiastique de notre patrie. Elles sont de la plus irrévocable authenticité. D'ailleurs on peut les comparer, soit avec l'original, qui est déposé dans les archives de l'archevêché de Paris, soit avec la copie qui a été envoyée à Rome, revêtue de toutes les garanties légales qui lui donnent sa valeur. On assure même que plusieurs amis de l'illustre défunt conservent un exemplaire de ces deux documens. Les moyens de vérification sont donc faciles et à la portée de tous.

L'incrédulité essaiera, nous n'en doutons pas, d'atténuer par tous les

moyens qui lui sont familiers, ce grand et dernier acte d'un homme qui avoit joué dans le monde un rôle immense, et dont l'amitié étoit une puissance véritable. Nous l'avertissons d'avance qu'elle échouera dans tous ses efforts. De nombreux témoins, et de la plus incontestable autorité, sont là pour déposer que le prince possédoit toute la liberté de sa raison, si ferme et si incisive, quand il signa sa rétractation et sa lettre au Saint-Père. La maladie qui avoit miné le corps n'avoit rien enlevé à l'entendement. Celui qui alloit bientôt rendre compte à Dieu d'une vie si troublée et si féconde, étoit encore tout ce qu'il avoit été jusque-là. Il seroit bien étrange qu'après avoir tant loué la finesse de sa pénétration, et la promptitude de son coup d'œil dans les affaires humaines, on lui refusât tout jugement dans une question qui dominoit toutes les autres. Au reste, on a pu voir que ces actes, signés quelques heures avant la dernière crise, étoient écrits de sa main trois mois auparavant. Qu'on n'essaie pas non plus de dire que des suggestions étrangères vinrent inspirer ou dicter ces actes. Il n'en est rien. Tous ceux qui ont approché le prince savent bien que cette ame profonde et inflexible ne se gouvernoit que par elle-même, et que nul ne prenoit sur elle d'ascendant que là où l'on s'accordoit avec ses résolutions. Cette rétractation est donc l'œuvre du prince. Il la délibéra lentement, il en pesa chaque mot, il la signa au jour et à l'heure qu'il s'étoit fixés, ni plus tôt ni plus tard, sans qu'aucune influence pût hâter ce moment que désiroient avec tant d'ardeur ses amis et ses parens. Il avoit répété dans sa maladie ce qu'il avoit déjà dit plus d'une fois : « Je ne sais rien faire vite ; je ne mesuis jamais pressé, et je suis toujours arrivé à temps. » Il prenoit donc son temps avec Dieu comme il l'avoit pris avec les hommes, si nous pouvons nous exprimer ainsi : confiance qui ne fut pas trompée, et qui, si elle ne doit pas devenir la règle du repentir, prouve au moins dans cet homme extraordinaire que tout fut libre et volontaire dans le grand devoir qu'il accomplissoit.

Mais tout cela étoit-il sincère, nous dira-t-on ? N'étoit-ce pas une comédie, jouée à l'heure de la mort, pour recevoir les honneurs de la sépulture ecclésiastique et se dérober à une flétrissure posthume ? Puisqu'il y a des hommes incapables de comprendre tout ce qu'il y a de noble et de respectable dans la conscience qui condamne ses déviations passées et offre à la vérité les réparations qu'elle attend, il faut bien répondre à cette objection. Il se faisoit dans les dernières années du prince de Talleyrand un travail de réconciliation avec lui-même et avec la religion. Il parloit du catholicisme avec le respect le plus profond, il rendoit hommage aux Sulpiciens qui avoient élevé sa jeunesse, il ne négligeoit aucune occasion, publique ou particulière, de rendre service

à l'Eglise et au sacerdoce, il prioit, il méditoit, il écrivoit des pensées détachées que l'on a trouvées après sa mort, et où l'on reconnoît le progrès des idées chrétiennes. Il déclaroit dans son testament qu'il vouloit mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Enfin, il tenoit à prouver, suivant le langage de M. Royer-Collard, « qu'ayant toujours été l'homme de la pacification, il ne refuseroit pas de faire sa paix avec Dieu avant de mourir. » Voilà ce qui inspira à M. de Barante ces graves paroles. « Il étoit homme d'un esprit trop grave, d'un jugement trop ferme, pour qu'une vie douce et imprévoyante pût lui suffire au bord de la tombe. Celui qui avoit toujours voulu se rendre un compte réel et certain des situations publiques, ne pouvoit échapper à la nécessité de songer à lui-même. » Nous aurions besoin d'un volume pour mettre dans tout son jour ce travail intérieur, qui finit par un des plus beaux triomphes que la vérité ait remportés sur l'erreur et l'entraînement des passions. Nous espérons que ce drame plein d'intérêt ne tardera point à nous être offert par un pieux et savant ecclésiastique, qui eut sa place marquée dans cette œuvre de la miséricorde divine.

Nous ne pouvons terminer ces réflexions sans faire remarquer le ton de convenance et de respectueuse dignité avec lequel le prince de Talleyrand parle de ses parens qui dirigèrent sa jeunesse vers une profession pour laquelle il n'étoit pas né. Ceux qui rêvent encore des révolutions pour la France qui en a déjà tant subi, trouveront aussi la condamnation de leurs coupables espérances ou de leurs déplorables manœuvres, dans les aveux de ce vieillard, qui, du haut de son expérience, et avec la maturité de sa raison, flétrit toutes les erreurs auxquelles il a eu le malheur de participer, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre religieux. La plupart des biographes du prince de Bénévent ont laissé à dessein dans l'ombre les exemples d'édification et de foi qu'il donna à la fin de sa carrière. Il appartenoit à la religion de les recueillir, et de s'écrier encore une fois avec un vieux poète italien : *Un bel morir tutta la vita onora.*

REVUE ET NOUVELLES ECCLÉSIASTIQUES.

PARIS.

M. l'Archevêque de Paris a reçu hier, à l'occasion de sa fête, les hommages et les vœux de son clergé. M. l'abbé de La Bouillerie, au nom du chapitre, et M. Frasey, doyen des curés de Paris, au nom de ses confrères, ont dignement exprimé à leur premier pasteur les sentimens de respectueuse affection dont tous ses prêtres sont remplis pour sa personne. M. l'Archevêque, vivement touché de ces témoignages d'attachement et de respect, a remercié son clergé avec effusion.